

DANS « UN SOIR APRES LA GUERRE » RITHY PANH OFFRE L'IMAGE D'UN PAYS TORTURE. « LA PEUR D'IMAGINER REGNE AU CAMBODGE » UN SOIR APRES LA GUERRE DE RITHY PANH. AVEC CHEA LYDA CHAN. NARITH ROEUM. ETC. 1 H 48.

*Par Romain Franklin – 16 décembre 1998*

---

Vingt ans après le génocide cambodgien qui fit près de deux millions de morts entre 1975 et 1979, la cicatrice est toujours béante, le cinéaste Rithy Panh, qui a survécu à cette période, nous immerge dans un Cambodge torturé par son passé, raviné par le cynisme lancinant d'un monde perverti par cette tache originelle, où la rédemption est sinon impossible, du moins improbable. Savannah, jeune soldat dont la famille a été assassinée par Pol Pot, rentre du front, en 1992. Il n'a connu que la guerre. Il s'éprend de Srey Poeuv, une «petite fleur» de la campagne achetée par un gang et prostituée dans un bar. Pour l'arracher au bordel, le jeune homme désargenté gagne sa vie dans des combats de boxe assassins. Ils s'installent dans un wagon de chemin de fer désaffecté et vivent quelques précieuses journées de bonheur innocent, au milieu des paysages superbes du Cambodge traditionnel. Mais le manque d'argent renvoie Poeuv chez les souteneurs, tandis que Savannah plonge dans le gangstérisme.

Les deux personnages principaux tentent ainsi de s'extirper de la culture de violence, du traumatisme de l'époque khmère rouge, pour finalement retomber dans un monde perverti auquel ils n'échappent pas. Rithy Panh, cinéaste magique du Cambodge dévasté les Gens de la rizière (1994), Bophana, une tragédie cambodgienne (docu, 1996), vit à cheval entre Paris et Phnom Penh. «J'ai deux cultures, française et cambodgienne, dit-il, et la première me donne le recul indispensable pour comprendre la tragédie de mon pays.» Rencontre.

«Un soir"» paraît de premier abord d'un pessimisme extrême. Deux frères d'armes qui se tirent dans le dos: c'est effectivement l'image que donne le pays ces derniers temps. Mais c'est la peur de vivre, la peur de

parler et d'imaginer qui règne encore actuellement au Cambodge que j'ai essayé de traduire en images. J'ai reçu à Paris récemment une jeune stagiaire cambodgienne. Même à Paris, à la nuit tombée, elle avait peur de sortir. C'est un traumatisme très ancré. Au Cambodge, à l'époque khmère rouge, les milices écoutaient la nuit aux murs de votre maison.

On vous exécutait pour avoir chanté des chants d'amour traditionnels" C'était un génocide silencieux de tout le pays. Les meurtriers n'utilisaient pas les armes à feu car le silence, ils le savaient, ajoutait encore au climat de terreur qu'ils voulaient faire régner.

Pour les Cambodgiens, la peur en soi demeure un grand monstre. J'ai voulu que mon film soit un film de résistance contre ce monstre.

Comment les Cambodgiens peuvent-ils s'extraire de ce carcan de la peur?

Il faut une prise de conscience, et c'est l'un des objectifs de mon film. Les Cambodgiens doivent commencer par parler, par dialoguer pour affronter leur passé et leur mémoire, afin de retrouver l'identité cambodgienne, qui a été anéantie du jour au lendemain. Il ne faut pas, comme le préconisent certains, tourner vite la page et chercher le salut dans une fuite vers le développement économique.

Les Khmers rouges n'ont jamais été jugés. Un procès des auteurs du génocide est-il indispensable pour mettre fin à la culture de la violence?

Si on ne juge pas les Khmers rouges pour comprendre comment cette violence a été possible, on ne s'en sortira pas. L'important n'est pas que tel ou tel ex-dirigeant khmer rouge septuagénaire termine ses jours en prison, mais que l'on comprenne le «pourquoi». Sans réponse à cette question, un deuil n'est pas possible. Je ne peux pas, moi, en tout cas, entamer un travail de deuil.

Allez-vous continuer de filmer le Cambodge?

Oui. Mon prochain film parlera du métissage, au travers d'une jeune Cambodgienne en France. Avec mes films précédents, celui-ci constituera

un ensemble cohérent de l'histoire du Cambodge. Je veux faire aboutir réellement ce travail de mémoire qui me tracasse. Mon grand projet, c'est de m'attaquer aux années (du génocide) 1975-79. Mais, pour le faire, j'ai besoin de temps, de maturité. Pour l'instant, je ne porte pas encore de jugement sur les bourreaux khmers rouges. J'essaie simplement de comprendre. Comprendre pourquoi, par exemple, ces bourreaux, dont celui que j'ai filmé dans Bophana, ne font pas de cauchemars"

Pour en arrivera un stade pareil, c'est qu'on a déshumanisé tout un peuple. Pour en arriver à que quelqu'un tue une autre personne en toute tranquillité, il faut le déshumaniser.



16 décembre 1998